

des et la Chine rendraient inopportune et presque impossible. Pour échapper à cette dangereuse complication, Lord Ashburton aurait capitulé à l'égard de l'Oregon tout aussi bien qu'à l'égard du Maine. Mais, pour cela, il fallait battre le fer tandis qu'il était chaud. M. Webster a failli à cette vieille maxime proverbiale. Il a craint de tout perdre en voulant trop avoir. Il a été imprudent à force d'être prudent, et, aujourd'hui, il veut chercher à recouler le trou qu'il a laissé dans la trame diplomatique. Mais il se trouvera, nous le craignons, dans une position relativement désavantageuse. L'atmosphère s'est refroidie autour de la politique anglaise; celle-ci sera donc moins ductile, beaucoup moins malléable: et puis, elle a eu le désavantage dans les dernières négociations, de l'aveu de toute la presse européenne, qui, par tactique, a encore grossi cette défaite. Le cabinet de St. James est donc, vis-à-vis de celui de White-House dans la position d'un joueur qui a une revanche à prendre, et qui n'acceptera la partie qu'avec la ferme résolution de la gagner. Si les États-Unis jouent aussi serré, et ne sont pas décidés à perdre, la partie sera interminable, et sans résultat possible.

Quoi qu'il en soit, la question de l'Oregon étant destinée à devenir le champ de bataille de la diplomatie anglo-américaine, et le dada que vont de nouveau enfourcher ses protocoles, il n'est pas sans intérêt d'en connaître l'histoire, et d'exposer les bases sur lesquelles s'appuient les prétentions opposées des deux pays. Le journal français, *la Presse*, a publié, sur ce sujet, des détails extraits de l'ouvrage de M. Washington Irving, qui a pour titre Astoria. En puisant à la même source, nous rectifierons quelques erreurs commises par notre confrère parisien.

Le territoire désigné sous le nom d'Oregon, par les Américains, est situé à l'Ouest, au-delà des Montagnes Rocheuses, sur les bords de l'Océan Pacifique, entre le 42^e et le 54^e degré de latitude du nord. Il est borné au Nord et à l'Est par les possessions anglaises de l'Amérique du Nord, et, au Sud, par le Mexique. Sa longueur est d'environ 880 milles sur 550 de large ce qui comprend à peu près 450,000 milles carrés. La première découverte en fut faite, peu de temps après la conquête du Mexique, par les bâtiments Espagnols, construits dans les ports de l'Océan Pacifique, mais qui ne visitèrent cette côte que jusqu'au 43^e degré de latitude Nord. En 1579, l'Anglais Francis Drake était parvenu à peu près au même parallèle; au commencement du dix-huitième siècle, les Russes, partant du Kamtschatka, et se dirigeant vers le Sud, étaient arrivés, quoiqu'en sens contraire, à deux degrés près, jusqu'à la limite de la première exploration des Espagnols. De leur côté, ceux-ci poussèrent leurs reconnaissances en 1775, jusqu'au 58^e degré. Ils avaient donc le plus fait pour la découverte de ces parages, lorsque le capitaine Cook, ce Juif Errant des mers, remonta jusqu'au 70^e degré, et publia le résultat de ses observations, ce que n'avait fait encore aucun de ses devanciers. Le navigateur anglais racontait que toute la côte occidentale de l'Amérique, au Nord de la Californie, était peuplée d'une énorme quantité de loutres. Cette nouvelle excita la convoitise des pelletiers américains, et surtout de la fameuse compagnie anglaise du Nord-Ouest, qui fit la plus grande exploitation connue du commerce des fourrures, et qui régna, pendant longtemps, sur les lacs glacés et les forêts du Canada, comme la compagnie des Indes sur les climats de l'Orient. Des navires de tous les pays apparurent donc bientôt sur les côtes de l'Océan Pacifique, où ils recueillaient des fourrures qu'ils allaient vendre à Canton, le marché le plus proche. Dès lors, la lutte s'ouvrit principalement entre les Anglais et les Américains, leurs rivaux naissants.

Les Américains remportèrent le premier avantage. En 1791, le capitaine Gray de Boston découvrit, par 46^e 10 de latitude Nord, l'embouchure d'un vaste fleuve qu'il appela Columbia, du nom de son navire. Le célèbre navigateur anglais, le capitaine Van Couver, était alors à Nootka Sound, et le capitaine Gray lui fit part de sa découverte avec une rare franchise. Van Couver envoya ses principaux officiers explorer la rivière jusqu'à plus de 120 kilomètres de son embouchure, et reconnut, dans ses rapports, le droit de priorité des Américains quant à la découverte de ce fleuve. Jusqu'alors on n'était arrivé que par mer sur ces rives lointaines; mais, en 1793, un Anglais, sir Alexander Mackenzie, traversa tout le continent et atteignit l'Océan Pacifique par 52^e de latitude. Cet intrépide voyageur démontra l'utilité qu'il y aurait à relier l'un à l'autre l'Océan Pacifique et l'Océan Atlantique par une suite d'établissements, espèces de jalons commerciaux et militaires échelonnés entre les deux rivages. Mais la rivalité qui existait alors entre les compagnies anglaises du nord-ouest et de la Baie d'Hudson détourna leur pensée de l'exécution de ce plan qui devait faire poser au génie commercial, ce moderne colosse de Rhodes, un pied sur chacun des rivages du nouveau continent. Mais si les grandes idées sont longues à germer dans l'esprit humain, elles y meurent rarement une fois qu'elles y sont semées. En 1806, la compagnie des fourrures du Nord-Ouest poussa ses postes au-delà des Montagnes-Rocheuses, cette épine dorsale du grand corps américain que le mystérieux ouvrier des mondes a jeté, comme une digue, entre deux mers.

De son côté, le gouvernement américain avait fait partir, le 14 mai 1804, une expédition dirigée par les deux capitaines Lewis et Clarke, et composée de neuf jeunes gens du Kentucky, de quatorze soldats de ligne, de deux bateliers français, d'un chasseur indien interprète, et d'un domestique nègre. après des difficultés incroyables et les incidents les plus romanesques, les membres de cette caravane découvrirent les eaux supérieures du Columbia et descendirent ce fleuve jusqu'à son embouchure, où leur compatriote Gray avait mouillé douze années auparavant. Ils passèrent l'hiver dans ces pa-

rages et revinrent à St.-Louis du Missouri, après une absence de deux ans, quatre mois et neuf jours, pendant laquelle ils avaient parcouru plus de cent mille milles.

Leurs rapports firent soulever dans la presse et dans le congrès la question de savoir si le gouvernement américain ne devait pas prendre formellement possession de ce territoire, mais le cabinet de Washington n'osa pas adopter cette détermination hardie. Des spéculateurs particuliers résolurent de décider par le fait la question de principe. En 1810, une expédition fut entreprise aux frais et sous la direction de John Jacob Astor, octogénaire vivant encore aujourd'hui à New York, et qui, après avoir commencé, dit-on sa carrière en vendant des peaux de lapin, est arrivé à posséder l'une des fortunes les plus colossales du nouveau monde. Cet homme, chez lequel le génie doit avoir été, au moins de pair avec la bonne fortune, résolut de faire deux expéditions, l'une par la mer, l'autre par terre. Le navire *Tonquin* fut expédié le premier. Il partit le 6 septembre, alla doubler le Cap Horn et se rendit aux îles Sandwich. Le capitaine Thorne, qui le commandait, enrôla pour le service de la compagnie quelques insulaires de cet archipel, et il arriva, le 23 mars 1811, à l'embouchure du Columbia. L'expédition de terre, dirigée par William Hunt et Donald Mackenzie, partit de St.-Louis du Missouri, au mois d'août 1810, avec 73 hommes. Ils suivirent d'abord près que possible la route tracée par Lewis et Clarke, et arrivèrent en deux détachements à l'embouchure du Columbia où 120 habitants se trouvèrent alors réunis, et pourvus des choses nécessaires au commerce et à l'agriculture. Un fort fut construit, et la colonie prit le nom d'*Astoria*. Elle était à peine établie, lorsqu'elle vit un canot, rempli d'hommes blancs, se diriger vers son havre. Ce canot contenait des agents de la compagnie anglaise du Nord-Ouest qui avaient traversé les Montagnes Rocheuses dans l'espoir de devancer les Astoriens à l'embouchure du Columbia. Prévenus dans leur dessein, ils furent trop heureux d'obtenir quelques secours pour repasser les montagnes.

Deux ans après ce premier succès, le comptoir d'Astoria avait établi cinq succursales sur des points rapprochés. Mais la guerre de 1812 ayant éclaté entre les États-Unis et l'Angleterre, cette dernière envoya, à l'instigation de la compagnie du Nord-Ouest, un vaisseau de guerre qui s'empara d'Astoria. Profitant du déménagement forcé de ses rivaux, la compagnie britannique s'établit solidement sur les bords du Columbia et de ses affluents.

Cependant, la paix s'étant rétablie, les Américains stipulèrent, par le traité de Gand, que le comptoir d'Astoria leur serait remis; mais les Anglais n'entendaient pas, en faisant cette concession, abandonner leurs prétentions sur le territoire environnant. L'Oregon devint alors un grenier à contestations sur lequel s'abattirent une foule de convoitises. Les Espagnols et les Russes eux-mêmes prétendirent y avoir des titres, chaque nation grossissant les découvertes accomplies par ses navigateurs et diminuant celles de leurs rivaux. C'étaient les Russes qui possédaient sur la côte Nord-Ouest les établissements les plus nombreux et les plus solides. Après s'être assis dans la partie septentrionale, ils avaient, en 1812, fondé plusieurs comptoirs dans la Californie vers le 38^e degré. Mais enfin, et par des événements survenus depuis, l'état des choses s'est un peu simplifié.

Les États-Unis et l'Espagne, par leur traité de 1819, sont convenus qu'une ligne tirée suivant le 42^e degré de latitude, depuis les Montagnes-Rocheuses jusqu'à l'Océan-Pacifique, serait la limite septentrionale du territoire espagnol (maintenant mexicain); les Espagnols cédant, par le même traité, aux Américains, tous leurs droits sur la portion de la côte septentrionale. D'un autre côté, la Russie, par un traité conclu en 1824 avec les États-Unis, et par un autre traité conclu en 1825 avec la Grande-Bretagne, s'engagea à ne point fonder de nouveaux établissements au sud du 54^e degré 40', à condition que les deux puissances susdites n'en établissent point au nord de ce parallèle. Il ne reste donc plus de litige que pour la portion de côte comprise entre le 42^e et le 64^e degré de latitude. Les Anglais possèdent sans contestation la partie la plus septentrionale de cette étendue; les Américains, la partie la plus méridionale; mais les uns et les autres veulent enclore dans leurs limites le vaste bassin du Columbia, qui est le principal point en litige.

Les États-Unis appuient leurs prétentions sur la découverte du Columbia, par Gray;

Sur l'exploration de son territoire par Lewis et Clarke;

Sur sa colonisation première par des citoyens des États-Unis;

Sur sa reconnaissance tacite de ces droits par le gouvernement anglais, lorsqu'il ordonna, sans aucune réserve, la restitution d'Astoria, en vertu du traité de Gand;

Sur l'acquisition, par les États-Unis, de tous les droits de découverte appartenant aux Espagnols;

Enfin sur le droit de contiguïté du territoire.

Les plénipotentiaires anglais répondent:

Qu'à la vérité Gray est entré le premier dans le golfe formé par l'embouchure du Columbia; mais que ce golfe a été aperçu, en premier lieu, par l'Anglais Meares, et que l'Anglais Broughton a le premier remonté le cours proprement dit de la rivière, prenant possession de ses bords, au nom du roi de la Grande-Bretagne;

Que les agens de la compagnie du Nord-Ouest ont exploré les affluents du Columbia, en même temps que MM. Lewis et Clarkes, et ont les premiers fondé des établissements sur leurs bords;

Que la restitution d'Astoria a été accompagnée de réserves verbales;